

Un discours étrange de Lord Salisbury.

Salisbury.
Londres, 12 mai.—Lord Salisbury a fait un long discours devant les membres de la Ligue Primrose; mais les Anglais ont eu de la peine à se rendre compte des déclarations qu'il a faites et qui sont naturellement l'objet des plus vives discussions.

Ces déclarations sont si nombreuses, qu'il est difficile aux journaux d'en donner l'analyse. Les populations devaient s'attendre à des déclarations d'un sens opposé, l'appel désespéré fait aux concitoyens devant la situation actuelle, alors que tout Londres est dans la jubilation à la suite des victoires remportées par Lord Roberts, semblerait un contre sens.

L'impression qu'en a ressentie le public a été si vive que même, les amis de Lord Salisbury pensent qu'il avait perdu l'esprit quand il s'est exprimé de la sorte. Aucune de ces réticences, de ces allusions voilées qui sont familières aux orateurs anglais et qui plaisent toujours au public. Les auditeurs et les lecteurs ont été si étourdis par le ton étrange qu'il a pris, qu'ils ont passé sous silence les principaux passages du discours.

Il a fait une sorte d'appel aux armes, et demandé l'établissement de clubs de tir dans chaque ville, dans chaque village, dans chaque hameau. Si un pareil discours était prononcé devant toute autre nation, on le considérerait comme un acte hostile.

Mais on sait que Salisbury est plutôt un philosophe qu'un homme d'état; le public s'est rassuré.

La marche de Roberts.

Londres, 12 mai, 11 h. 30 du matin.—On rapporte officiellement que Lord Roberts a fait vingt milles de plus en avant, et qu'il est maintenant à 14 milles de Kronstadt.

Londres, 12 mai, 11 h. 35 du matin.—Lord Roberts télégraphie ce qui suit au bureau de la guerre, en date du 11 mai, Geneva Siding :
Nous avons marché en avant avec la division Pole-Carew, jusqu'à 14 milles de Kronstadt et à 6 milles de Boschrand, où les Boers se sont retranchés dans de fortes positions.

La brigade Gordon et la division de Tucker sont à une petite distance au sud-est, et le corps de Hamilton est encore plus loin à l'est. La brigade Broadwood a environné une partie d'un convoi de l'ennemi, hier, à Potgieters Laage, au sud-est de Ventersburg, et lui a enlevé plusieurs wagons et fait quelques prisonniers.

La brigade Gordon les suit de près. Les brigades French, Porter et Dickson et l'infanterie montée de Hutton sont à quelque distance au nord de cette place. Nous avons fait quelques prisonniers depuis plusieurs jours. Ce sont tous des habitants de l'Etat Libre; nous les avons désarmés et renvoyés chez eux, sur leurs fermes.

Geneva Siding, 11 mai.—Les forces anglaises sont arrivées ici, marchant rapidement, le général French faisant l'avant garde. Il a été entendu hier, des coups de feu de son côté. Les Iniskillinga se sont approchés d'un kraal où des Boers étaient cachés.

On croit que le chemin de fer sur la rivière Zand sera achevé, ce soir. La voie a été détruite entièrement au nord de la rivière; mais plus loin sont postés les anglais.

Les Boers ont dû abandonner leurs positions trop vite pour pouvoir causer de grands dégâts. Les Boers se retranchent autour de Kronstadt, à 20 milles d'ici.

Autre rapport de Roberts.

Londres, 12 mai, 2 h. 30 du soir

Le Bureau de la Guerre a reçu la dépêche suivante de Roberts :

Boschrand, 12 mai, 9:05 du matin.—Je suis à 8 milles au sud de Kronstadt. L'ennemi a évacué la première ligne de retranchements pendant la nuit. Nous faisons maintenant des reconnaissances du côté de Kronstadt.

La cavalerie du général French a saisi les hauteurs au-dessus de la rivière Valeoh, à 4 heures 30 de l'après-midi, hier, juste à temps pour prévenir une attaque de la part de l'ennemi qui voulait s'opposer au passage.

Londres, 12 mai.—Lord Roberts se trouve maintenant en face de la position des Boers, à Khronstadt. En dépit des rapports qui nous arrivent sur la supériorité de ses forces, il est possible que le résultat de la lutte qui va s'engager soit semblable à celui qui a eu lieu, lors de la marche des Anglais sur Brandfort et la rivière Zand.

Marche des généraux Grenfell et Brabant.

Eden, vendredi, 12 mai.—Les Boers ont retraité quelque peu, aujourd'hui, mais il est impossible de savoir où ils vont se porter, leur mobilité est si grande.

Le général Grenfell a réussi à les repousser près de Rappishop, et le général Brabant les a poursuivis en avant dans la direction de Bradsdrift.

Un corps de Boers a fait son apparition à Verona, sur le chemin de Ladybrand.

Le gouverneur Roosevelt.

New York, 12 mai.—Quand le sénateur Platt est arrivé ici de Washington, on lui a demandé si le gouverneur Roosevelt allait donner sa démission pour devenir gouverneur général des Philippines.

—Pas du tout, répliqua-t-il, le gouverneur Roosevelt va achever son terme et il en remplira un autre ensuite.

L'ancien ordre des Hiberniens.

Boston, 12 mai.—Le dernier acte de la réunion de l'Ordre des Hiberniens a été l'adoption d'une série de résolutions dans lesquelles sont exprimées d'ardentes sympathies pour les Boers. Les déclarations de Lord Salisbury à propos de l'Irlande ont été vivement condamnées. L'assemblée s'est déclarée opposée à toute alliance avec l'Angleterre ou toute autre nation.

Devant Kronstadt.

Londres, 12 février.—Lord Roberts semble pousser les fédéraux en avant, juste assez pour leur donner le temps d'occuper effectivement des positions près de lui. Il y a aux environs de Kronstadt de fortes positions qui permettront de retarder la marche et de différer l'action.

Les experts pensent que les Boers vont maintenant se lancer sur le Vaal où ils comptent arrêter le passage de l'armée des envahisseurs et préparer une bataille qui sera décisive sur les hauteurs qui courent à l'est et à l'ouest de Johannesburg, où ils trouveront un terrain propice pour tenir en échec l'armée envahissante.

Couleurs fatales.

Il a été trouvé que les soldats sont frappés durant la bataille suivant la couleur de leur costume, dans l'ordre suivant : le rouge étant la plus fatale, le gris autrichien la moins fatale. Les proportions sont : rouge, deux; vert carabinière, sept; marron, six; gris-bleu, trichien cinq. Il y a une autre couleur que l'on ne mentionne pas et qui est plus fatale — c'est la couleur due à l'effacement. Si elle a commencé à étendre sa teinte mortelle sur vos vœux, si votre entourage s'affaiblit et que la vie vous semble à charge, allez chez le pharmacien et demandez une bouteille de Hostetter's Stomach Bitter. Il vous redonnera de la vie et de l'énergie. Et cela au fortifiant, l'essence et en purifiant le sang. Il est incomparable pour les dérèglements tels que l'indigestion, la dyspepsie, la malaria et les fièvres en frisson.

JULES ANDRIEU, ROGEBEAU & ANDRIEU AGENT D'AFFAIRES, 919 rue Gravier

W.W.W. Pure Rye Schuykill Whiskies
ANGELO MYERS THE DISTILLER PHILADELPHIA
E. VERGNES SOLE AGENT. 606 GRAVIER ST

Disette de semence de coton.

Memphis, 12 mai.—Nous avons pour le moment un temps bien singulier sur toute l'étendue de la Vallée du Mississippi, surtout dans les régions cotonnières.

Les grands pluies récentes, ont fait craindre que la récolte ne fût manquée. Cette crainte a disparu. Mais ce que redoutent, en ce moment, les planteurs et les fermiers, c'est de se voir se procurer toute la semence nécessaire.

L'automne dernier, la demande des moulins à huile de coton a été telle, et les produits ont été de si bonne qualité, que tous les planteurs et les fermiers ont eu assez de semence pour répondre à leurs besoins.

Dans quelques régions, le prix de la graine a haussé de 300 pour cent. Les planteurs pensaient pouvoir sans difficulté obtenir toute la semence dont ils avaient besoin, à bas prix, durant le printemps.

Mais, en plusieurs cas, la semence qui avait été réservée pour le printemps a été perdue. Si les premiers ensemencements avaient réussi, il n'y aurait pas eu pareille rareté de graine; malheureusement les pluies torrentielles, survenues à un moment donné, ont enlevé la semence qui avait été confiée à la terre. Il a fallu alors songer à un second ensemencement imprévu. C'est ce qui cause la rareté de la graine actuellement.

A. Scartabelli De Porzia.

Agent de propriétaires fonciers et de compagnies d'assurances. Sous-agent local des compagnies suivantes :

- Germania Fire Insurance Co, de New York.
- Baloise Fire Insurance Co, de Bâle, Suisse.
- Helvetia Fire Insurance Co, de St-Gall, Suisse.
- Netherlands Fire Insurance Co, de La Haye, Hollande.
- Svea Fire Ins. Co, de Gothenburg, Suède.
- Travellers Insurance Co, de Hartford, Conn.
- Amsterdam Casualty Co, de New York.
- Lloyds Plate Glass Co, de New York.
- Hotel Burglars Insurance, de New York.
- Bureau 129 rue Decatur, de 5 à 6 heures p.m. Boite de Poste 887, Nouvelle-Orléans, Lne. Téléphone Cumberland 1559. Téléphone People, 2110.

Telephones.

Le Meilleur est le Meilleur Marché. Résidences à aussi bas prix que... \$1.00
Maisons d'affaires au prix réduit... \$2.00
Pour des informations appelez le téléphone 1921.
JUMBERLAND TELEPHONE AND TELEGRAPH COMPANY, Celin Povdras et Carondelet.

JULES ANDRIEU, ROGEBEAU & ANDRIEU AGENT D'AFFAIRES, 919 rue Gravier

PRIX PLUS REDUITS QUE JAMAIS.

- Ameublements en Chêne Doré pour Cottage, 3 pièces - \$12.50
- Lits en Fer Emailés Blanc, Ressorts inclus - 8.00
- Matelas Doubles en Mousse, très épais - 3.50
- Ressorts en Fil de Fer Tressés de toutes grandeurs - 1.25
- Berceuses en Chêne avec Sièges en Roseau - 1.50
- Berceuses en Noyer, avec Sièges en Roseau - 2.00

W. G. TEBAUT, LA MAISON DE MEUBLES N. 1. 217 RUE ROYALE. MEILLEUR MARCHÉ AU SUD.

INCORPORÉE EN 1856. Pertes payées au comptant, sans escompte, aussitôt ajustées.

SUCCURSALE DE LA COMPAGNIE D'ASSURANCES DU SUN MUTUAL

DE LA NOUVELLE-ORLÉANS. Nourou No 222, vieux No 62 rue Royale. Capital... \$ 500,000 00 Actif... 1,148,924 41 Surplus net... 310,912 02
CHARLES JANVIER, Président. FERGUS G. LEE, Secrétaire. R. E. CRAIG, Vice-Président.
WALLACE JOHNSON, GÉRANT. CHAS. D. FOUOH, OCTAVE LABARRE, F. S. COIRON
Pertes payées depuis l'organisation... \$4,613,509 79
28 Jan.—1 an

NOTRE DEPARTEMENT DE BEAUTE, Des Spécialités de Mme A. Ruppert.



La Beauté Pour Tous. Un Bienfait Pour Toutes les Femmes.

Les Remèdes de Mme A. Ruppert, dont la renommée s'étend au monde entier, SONT LES MEILLEURS.

OFFRE EXTRAORDINAIRE! D'Eau pour Blanchir la Peau, De Mme A. Ruppert \$1.65

CETTE OFFRE EST FAITE DE BONNE FOI ET CHACUN PEUT AVOIR UNE BOUTEILLE DE CETTE EAU MERVEILLEUSE QUI BLANCHIT LA PEAU. POUR \$1.65.

Le Savon pour le teint préparé à l'huile d'amandes douces, un savon parfait, une combinaison d'huile d'amandes et de crème. C'est pas un savon moussant et ne contient pas de caustique.

Le Face Blanch de Mme Ruppert, renommé au loin; une grande bouteille, retire de la peau toute décoration, et embellit naturellement le teint... \$2.00 \$1.65

Le Baume Egyptien de Mme Ruppert, une lotionneuse incomparable pour la peau, employée de concert avec le Face Blanch pour enlever les rides... \$1.00 \$0.83

Le Poudre à la Rose Blanche de Mme Ruppert, une poudre exquise... 50c 43c

Rappelez-vous que nous vendons une bouteille de l'eau préparée par Mme Ruppert POUR BLANCHIR LA PEAU, \$1.65.

DREYFOUS & CO., LTD., Le Magasin Populaire de Marchandises Sèches et de Nouveautés. 715-717-719 RUE DU CANAL.

C. LAZARD & CO., L'td.
LES ANCIENS ET POPULAIRES MARCHANDS DE
VETEMENTS CONFECTIONNES, d'Articles de toilette et de Chapeaux
Le magasin est ouvert le samedi soir jusqu'à 10 heures, et fermé le dimanche.
Coin des rues Canal et North Peters.
1 nov.—Dim Mar Jeu Sam

D. MERCIER'S SONS

Les marchands renommés par la modicité des prix de leurs articles et la loyauté dans leurs transactions commerciales.

Le magasin est ouvert le samedi soir jusqu'à 10 heures et fermé le dimanche. Coin des rues Dauphine et Bienville, à deux lieues de la rue du Canal, 2me District.

NOUS nous permettons de faire savoir au public que nous avons besoin d'une grande quantité de vieil OR et ARGENT, à cause du grand nombre de Médailles que nous ont commandées les Ecoles.

Nous payons positivement les prix les plus élevés ou donnons en échange n'importe quel article de notre stock.

Palais de Joaillerie de Weinfurter, Encoignure des rues Royale et Bienville.

20 Jan.—1 an

MAGASIN DU BON MARCHÉ, 313 RUE ROYALE, F. ADRIEN BRUNET.
HORLOGER, BIJOUTIER, JOAILLIER.
J'ai l'honneur d'informer mes amis, connaissances et le public en général que je viens de recevoir mon grand assortiment de Montres, Pendules, Dama, Or, ferveur, Lunettes et Bijouterie de toutes descriptions. Grande variété de Canes et Ombrelles à pomme d'or et d'argent.
La seule Grande et Unique Maison Française à la Nouvelle-Orléans. Venez visiter et vous rendre compte par vous-même du bas prix de mes marchandises, dont je défie toute concurrence.
4 Dec 90.—1 an

Jolis Cadeaux de Première Communion.

Médailles d'Or et d'Argent, Livres de Prières en Naere et Marocain, Chapelets en Or et en Argent, avec Perles, Grenats, Améthystes et Cristaux.

Ainsi qu'un Grand Choix de Articles Supérieurs en Bijouterie et Argenterie à des Prix Avantageux.

FRANTZ BROS & CO., BIJOUTIERS, 129 RUE BOURBON, près Canal.

COMPAGNIE D'ASSURANCES LIVERPOOL & LONDON & GLOBE.

Plus de \$70,000,000 de pertes payées aux Etats-Un.

Pertes payées pour l'incendie de Chicago... \$3,289,09
Pertes payées pour l'incendie de Boston... \$1,427,29

Les pertes et toutes les affaires de la compagnie sont réglées par les officiers et les directeurs à la Nouvelle-Orléans, sans avoir recours à aucun autre bureau, ainsi que le font les compagnies locales.

DIRECTEURS A LA NOUVELLE-ORLÉANS: GUSTAV B. WESTREDT, L. O. FALLON, LUCAS H. MOORE, C. M. SCKIA.

OLAVSOLF LOW, Secrétaire-Adjoint. J. G. PEPPER, Assisstant-Secrétaire. 12 nov.—1 an

Feuilleton

L'Abelle de la N. O.

39 Commencé le 4 mars 1900.

La Dot Fatale.

GRAND ROMAN INEDIT.

Par Georges Maldague.

TROISIÈME PARTIE.

III (Suite.)

C'était la veille de l'arrivée de Frédéric Silvère : Pétélou avait attelé, non la vieille berlino,

mais le cabriolet, pour conduire à Bézières Mme Christiane—on avait toujours appelé ainsi, afin de la distinguer de la tante, la femme de M. Olande—qui y avait à faire quelques achats.

Marie-Thérèse laissait partir, à sa place, ses deux jeunes frères, qui désiraient beaucoup cette promenade.

Jean les accompagnait à cheval; car Abel était au Val-Rose, et le jeune homme qui adorait l'équitation, surtout depuis qu'il montait une bête qui n'était pas «une rose», s'en donnait à cœur joie maintenant, sans inquiéter les siens.

Abel avait donné des preuves de sa docilité, il se conduisait ici beaucoup mieux encore que dans l'allée des Poteaux.

La jeune fille se trouvait seule dans le grand salon.

C'était la première fois depuis leur arrivée, ou du moins elle n'était jamais demeurée aussi longtemps qu'elle y demeurerait aujourd'hui dans cette pièce où tout était entière, de la femme qui en avait été la despotique propriétaire.

Cette solitude, elle l'avait veulue. Elle se proposait d'écrire à Chérie, très longuement, de lui parler de leur séjour, de lui dire quelle joie ils auraient tous, de l'avoir avec eux, l'an prochain.

Quand elle y reviendrait toute la demeure serait transformée. Son père parlait de restaura-

tions qui en changeraient l'aspect, d'un emménagement intérieur, complètement moderne, le vieux mobilier vendu, tout enfin remis sur un pied différent.

La jeune fille s'assit au bureau devant lequel la tante Agathe s'installait jadis quotidiennement, tenant ses livres avec une régularité méticuleuse, ses comptes de maison comme ses comptes de vignobles, de propriétés, de fermages.

Elle ne prenait la plume autrement, —une large plume d'oie qui achevait de donner à son écriture un caractère masculin,—qu'en d'axceptionnelles circonstances, ne répondant guère aux lettres, même à celles du jour de l'an.

Or, voilà qu'au moment de commencer cette missive, qu'en son nom et en celui de toute la famille, elle voulait faire parvenir à la prisonnière, Marie-Thérèse se sentit envahie par le sentiment de son isolement, au milieu de cette maison où elle n'était pas encore restée seule.

Elle avait voulu, cette après-dînée, la tranquillité absolue.

Elle l'eût trouvée tout aussi bien dans sa chambre à n'importe quel moment.

Quelle idée, de n'être pas partie aussi à Bézières, sinon en amazone aux côtés de son frère, elle craignait la chaleur beaucoup plus que celui-ci, du moins en voiture, ce qui est moins fatigant.

On eût attelé la victoria. M. Varagniez avait fait venir ses équipages au Val-Rose, avec le cocher et le palefrenier.

Le brave Pétélou éprouvait même une certaine mortification, en assistant à l'arrivée de l'écurie, quarante-huit heures après l'arrivée des maîtres.

—J'écrirai plus tard, murmura la jeune fille, en refermant le bureau empire, ce soir, chez moi.

Elle alla au piano, accordé ces jours derniers.

Sa mère et elle faisaient, en général, passablement de musique.

Depuis la mort de Lili, ni l'une ni l'autre n'avait touché une note.

Mais ici, à la campagne, le piano serait une occupation forcée.

Si Mme Varagniez ne s'y remettait pas, sa fille le reprendrait pour continuer des études qu'il eût été malheureux d'abandonner.

Il était grand temps, du reste. Après six mois d'inaction, ses doigts étaient, ce qu'on appelle, rouillés.

Il lui faudrait travailler ferme pour qu'ils retrouvassent leur agilité.

elle pouvait errer sans être grillée par le soleil.

Bille prit son grand chapeau de jardin, passa par la cuisine, où elles causèrent un peu, elle et la Pétéloune.

Cela lui arrivait souvent de s'arrêter près de la bonne femme, très loquace, libre avec elle, qu'elle connaissait depuis l'enfance, et qui, dans sa philosophie, sa franchise de créature primitive, sans détour, pour qui un chien est un chien, un chat un chat, contribuait, sans s'en douter, à amortir d'importuns, de cruels souvenirs.

—Voilà notre belle demoiselle qui s'en va à la promenade?

—Oui, Pétéloune... Sous les arbres, du côté de l'étang... Je reviendrai par le moulin.

—Le moulin, c'est gai, l'étang, c'est triste... On nous payerait, nous autres, tous, pour nous promener par là.

—Quelle idée... mélancolique soit, mais bien beau... Puis, par cette chaleur, c'est là qu'il fait le meilleur.

—Ça, on doit y avoir frais... Mais vous paraissez triste... Pourquoi donc êtes-vous restée seule ainsi à la maison?

—Je voulais écrire à Chérie. La phonosonie riaute de la cuisinière se retourna positivement.

—Oh! pauvre pitchonne!... Alors, vous ne l'avez pas vue, vous, mademoiselle Marie-Thérèse?

—Non... Je vous l'ai dit, il n'y a que mon père... Encore est-il allé la demander de but en blanc, contre sa volonté... Et elle l'a supplié de ne pas revenir jusqu'à sa libération.

—Dans un an!

—Nous l'espérons.

—Allons, ça se tire... C'est vite venu, un an... Comme on sera content de la revoir... C'est drôle, il ne me semble pas, maintenant, que vous êtes les maîtres, que Mme Agathe a jamais été la maîtresse ici... Elle nous en a pourtant fait voir, on devrait s'en souvenir...

—Allons, je vais à l'étang, au revoir, ma bonne Pétéloune.

—Au revoir, ma belle demoiselle.

Et la paysanne suivit des yeux s'approchant de la fenêtre, celle qu'elle admirait et dont elle avait coutume de dire :

—C'est tout le portrait de son père! On ne rencontrait pas plus beau garçon à vingt lieues à la ronde quand il avait vingt ans.

Réflexion à laquelle, invariablement, elle ajoutait celle-ci : —Aujourd'hui, il paraît quinze ans de plus que son âge... Et Mme Christiane, a-t-elle changé! Ah! ça leur en a fait, un chagrin, la mort de leur enfant!

Marie-Thérèse marchait le long de l'allée de platanes. Lente, elle allait, sa robe blanche en lainage léger, elle avait pris le deuil en blanc pour la

campagne, entendant le gazon soigneusement rasé, à droite et à gauche, par Pétélou et son aide.

Le premier se consolait de ne plus porter sa large casquette au galon doré, en pensant qu'il était devenu jardinier en chef, alors qu'autrefois Mme Varagniez ne lui donnait même pas de loin, un journalier, pour l'entretien de la propriété aux alentours du château.

La jeune fille adressa un mot en passant aux deux hommes qui égalisaient maintenant une pelouse sur la gauche, et arriva à la grille, tout le jour grande ouverte.

C'était l'heure du courrier. Avant de gagner le but de sa promenade, elle verrait si le facteur n'avait rien pour elle.

Mlle Varagniez correspondait durant les vacances, avec quelques amis, surtout avec Marcelle-Jubart.

Celle-ci devait lui écrire souvent, lui envoyer une espèce de relation de voyage.

Elle adorait, la folle, l'inconsciente Marcelle, cocher sur le papier ses impressions, et elle promettait, cette année où elle faisait ses premières excursions dans un pays de montagnes, de les adresser régulièrement à son amie.

Sa plume était vive comme sa parole, quelquefois très amusante.

Au cours, deux ou trois at-